essai *Le théâtre de la cruauté*. Toutefois, Artaud se trompe quand il croit fonder son théâtre de la cruauté sur le modèle de Sénèque tout en rejetant la capacité du langage poétique à provoquer une émotion : cette contradiction est sans doute à l'origine de l'échec des représentations des *Cenci* qu'il a dirigées. Quoi qu'il en soit, les tentatives d'Artaud ont été fécondes, car ses idées ont nourri une certaine conception du théâtre, dont H. Slaney relève les traces au chap. 8, chez plusieurs grands metteurs en scène, J.-L. Barrault, G. Lavelli et P. Brook, qui ont associé la « cruauté » à la densité du verbe poétique, à sa charge émotionnelle. *In fine*, p. 260-271, l'ouvrage revient à Sénèque et passe en revue les opinions des commentateurs du xx^e^ siècle sur le rapport à la scène de ses tragédies, d'O. Zwierlein (qui aurait voulu qu'elles respectent les conventions d'un théâtre naturaliste) à L. Herrmann (qui estimait qu'elles avaient été écrites pour être jouées) et J. Herington (qui recommandait de se garder des idées préconçues).

Cette synthèse très bien documentée passionnera tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du théâtre. Parce qu'elle met l'accent sur la diversité et la relativité des jugements portés sur les tragédies de Sénèque, elle incitera à reprendre l'étude de ces pièces avec un regard neuf, comme H. Slaney elle-même nous y encourage en écrivant à la fin de son introduction (p. 38) : « As a taxonomy of properties, they (*i. e.* the nine factors listed above) may therefore not be definitive, and their emphases are certainly determined by anachronistic criteria ». Nous serions tenté de formuler quelques suggestions : d'abord, bien que le caractère « rhétorique » de ce théâtre et la qualité de l'expression soient incontestables, on peut légitimement se demander s'il est pour autant plus oral que visuel, puisque les mises en scène romaines étaient très spectaculaires et que les mots étaient capables de créer des *phantasiai*, des images scéniques pleines de vigueur, d'*enargeia*. Quant à la dissociation entre le corps et la voix du personnage, sur laquelle H. Slaney insiste beaucoup, est-elle à ce point marquée ? N'est-elle pas étroitement liée au code du théâtre latin et ne sert-elle pas aussi à révéler les contradictions et l'aveuglement dans lesquels sont enfermés les personnages tragiques ? Enfin, Sénèque cherche-t-il vraiment à faire naître de violentes passions chez les spectateurs, plutôt qu'à simplement les détourner de contre-modèles dotés d'une valeur apotropaïque ? Voilà quelques-unes des questions que suscite ce livre stimulant.

Jean-Pierre Aygon.

Mélanges et Recueils divers

Enrico Flores, *Nelle traiettorie del tempo e del segno : studi di letteratura greca e latina* : Napoli, Liguori, 2015, ix et 358 pages.

Présenté comme une somme d'articles inédits et de contributions inédites (p. ix), le recueil, assez disparate au demeurant, laisse apparaître souvent des curiosités politiques ou idéologiques (fascisme ; marxisme), qui ne sont pas totalement étrangères à nos études. On aimerait voir dépasser certaines brèves allusions, et trouver une synthèse sur l'apport de l'idéologie augustéenne, repensée et manipulée, à la rhétorique politique du fascisme italien, à la mystique nationaliste et impérialiste (Tite Live ; Horace ; Virgile, etc.) ; évaluer ce que le marxisme triomphant, au-delà des

hypothèses sociologiques ou économiques évidentes, a pu apporter pour éclairer les superstructures politiques de la République et du Principat (voir chap. XXIII, p. 259 *sqq*. et XXXI, p. 335 *sqq*.).

Nous laisserons hors du débat un certain nombre d'écrits de commémoration académique ou de confrontation entre l'humanisme et la culture scientifique (XXII), entre la « philologie » et l'informatique (XXIV). Le thème du chap. XXII, qui contient des mentions utiles, mais rapides, du socratisme et de l'atomisme antique, serait plus probant si, au lieu de dévier sur Bacon et Oppenheimer, on interrogeait les écrivains scientifiques et techniques latins, comme Vitruve, Celse ou Columelle, notamment en leurs préfaces. Il est également difficile d'apprécier de manière critique le long article I, de 48 pages, sur l'application de la linguistique « saussurienne » à la « signification hermétique », révélée par « la découverte de l'inconscient dans l'écriture » – le laboratoire d'expérimentation de cette théorie de « L'Hypogramme ou genre d'anagramme à reconnaître dans les littératures anciennes » sera illustré essentiellement par une anthologie assez disparate de poésie et de prose latines. Nous préférons mettre l'accent sur deux contributions substantielles illustrant l'héritage littéraire de l'aristotélisme (II-III), sur les connexions entre la poésie latine, d'Ennius à Virgile et Manilius, et la philosophie antique (V-XX, *pass*.) et sur quelques analyses originales, telle celle d'un Fragment du *De rep.* cicéronien (IX).

Les deux essais sur la narratologie d'Aristote sont précis et fondés sur une étude précise des textes. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils peuvent éclairer l'historiographie hellénistique qui, encadrée à Rome par la rhétorique, a enrichi l'historiographie nationale. L'étude V (p. 81 *sqq*.) rappelle de manière très classique l'héritage pythagoricien d'Ennius. Le chap. VIII (p. 97 *sqq*.) sur « La dedica catulliana a Nepote e un epigramma di Cinna » apporte des éléments intéressants sur les *poetae noui* et leur biographie (p. 99-101), en relation avec les campagnes de Pompée ; le lien postulé entre le poème I de Catulle et Aratos paraît établi. La reprise d'un fragment « nouveau » du *De rep.* cicéronien (IX, p. 115 *sqq*.), sur la base d'un *Peri politikès epistèmès* byzantin, éclaire une zone sombre du livre III, mutilé, et contient de très utiles mises au point sur la notion de *princeps* : les travaux de Lepore sont bien connus ; l'antilogie monarchie / démocratie est bien éclairée. Le chap. X (p. 127 *sqq*.) met l'accent, pour « la composition de l'hymne à Vénus » de Lucrèce, sur l'apport de l'hymne homérique (un peu forcé pour les vers 21-28) et postule (p. 136 *sqq*.) « deux niveaux de culture » et deux « noyaux » – à juste titre. Le chap. XII (p. 153 *sqq*.) évoque fugitivement un Salluste pythagoricien, auteur présumé d'*Empedoclea*. L'identification du poète Sallustius reste conjecturale. Les deux études sur Manilius et Ovide (XIII-XIV) décèlent à juste titre des traces d'épicurisme – scientifique – dans les *Astronomiques*, ainsi que quelques réminiscences lucrétiennes chez Ovide – sans grande signification doctrinale. Le chap. XVIII (p. 204 *sqq*.), nourri d'une riche bibliographie, reprend le problème des atomes démocritéens à la lumière de Diogène d'Enoanda (fr. 40). Une note originale (XX, p. 229 *sqq*.) sur « Augustus, Manilius and Claudian » rappelle le rôle de Manilius, successeur de Virgile, dans la promotion sidérale du prince. L'article de quelques pages (p. 277 *sqq*.) sur « Cesare, Augusto e Virgilio » (XXVI), centré sur le *pater Anchises*, sur l'assassinat du « père » (César) et la vengeance, reste bien partiel.

Au total, la partie latine du recueil contient quelques aliments très intéressants pour la curiosité philologique, mais demeure, et fort justement, assez classique.

Jean-Marie André.

REL_94.indb 392 24/10/2017 11:22:52